

L'Analyse filmique

Oscillant entre drame et comédie, le court-métrage « C'est pas grave », sur fond d'érosion de la biodiversité, semble refléter, tant les paradoxes de nos dires et de nos actes individuels que l'ambiguïté des engagements et des propositions de nos gouvernements. Composé de trois séquences, il met en scène une femme, au « look bobo », présentée comme profondément engagée dans la préservation de l'environnement et un homme « ordinaire » peu sensible, au premier abord, à la problématique soulevée par la disparition des espèces. Le ton humoristique de leurs échanges est au service d'un sujet qui n'en est pas moins sérieux – crises majeures de notre temps, la perte des espèces et ses conséquences sur l'environnement sont plus rapides qu'à aucune autre période de l'histoire de l'humanité - souligné par le choix du noir et blanc et les sonorités de l'Adagio d'Albinoni qui dramatisent à outrance le propos (tout en ponctuant également la comédie). Le titre du film, reviendra tel un leitmotiv dans la bouche des protagonistes, prononcé quand bon leur semble suivant leurs désirs et leurs intérêts du moment..

1ère séquence : La salle des espèces menacées et disparues du Muséum National d'Histoire Naturelle à Paris

C'est dans l'ambiance silencieuse, à peine éclairée et propice au recueillement de la salle des espèces menacées et des espèces disparues, de La Grande Galerie de l'Evolution, que se met en place la situation. 257 spécimens y sont exposés, le réalisateur choisit d'en présenter quelques-uns pour soutenir son propos. Il semble souhaiter nous sensibiliser à une réalité, l'impact des activités humaines sur la disparition des espèces. Mais à cette intention, s'en mêlent d'autres amenées par les dires et les réactions, souvent comiques, des deux protagonistes dont la personnalité est esquissée dans cette première partie. Ruptures de ton, diversité des cadrages, pluralité des thèmes... il nous est difficile de cerner, dans cette scène, les desseins du réalisateur. Il entretient déjà une certaine ambivalence, qui prendra tout son sens au terme du film.



La séquence commence et finit sur les mouvements réguliers du balancier de l'horloge en or, qui fut réalisée, pour Marie Antoinette, par Robert Robin, l'horloger de Louis XVI. Un objet chargé d'histoire, à l'instar des espèces fossilisées présentées dans cette même salle, utilisé par le réalisateur pour symboliser « le temps », « qui passe, qui avance... » s'opposant à notre inertie face à la dégradation de l'environnement. A la cadence du

balancier pourrait se superposer le « rythme » actuel... de disparition des espèces, considéré de 100 à 1000 fois supérieur au rythme naturel, mais cette image pourrait également très bien trouver son sens dans une citation d'Andrée Mathieu, tirée de son ouvrage « Chaque chose en son temps », « Il y a, à l'intérieur des sociétés comme des

individus, des processus rapides et des processus lents. Ainsi dans les sociétés, le commerce et l'industrie ont un rythme rapide tandis que la culture et la nature ont un rythme lent. Les uns et les autres sont également nécessaires à l'équilibre de l'ensemble. Cet équilibre est menacé dès lors, par exemple, que les processus les plus rapides imposent leur rythme au processus les plus lents. N'est-ce pas le cas en ce moment, dans la majorité des sociétés ? »

Cette première séquence se découpe en quatre « mouvements ». Le premier plan sur l'horloge (et sur lequel apparaît le titre du court-métrage) fait place à l'entrée, dans la salle, des deux protagonistes. Sur les sons tristes et langoureux de l'Adagio, quatre plans assez larges s'enchaînent, du couple évoluant dans la salle. Le décor est planté, leur venue au Muséum nous est présentée comme une « sortie » entre copains ; la femme qui souhaite sensibiliser son camarade aux dégâts infligés par l'Homme à la Nature, lui en impose (il aurait préféré se rendre au cinéma) la visite. Aux propos passionnés de la première (non dénués pour autant de vérités... car effectivement « des centaines d'espèces ont disparu à cause de l'homme (...) et ça continue ») s'opposent le désintéret et l'ennui affichés du second.



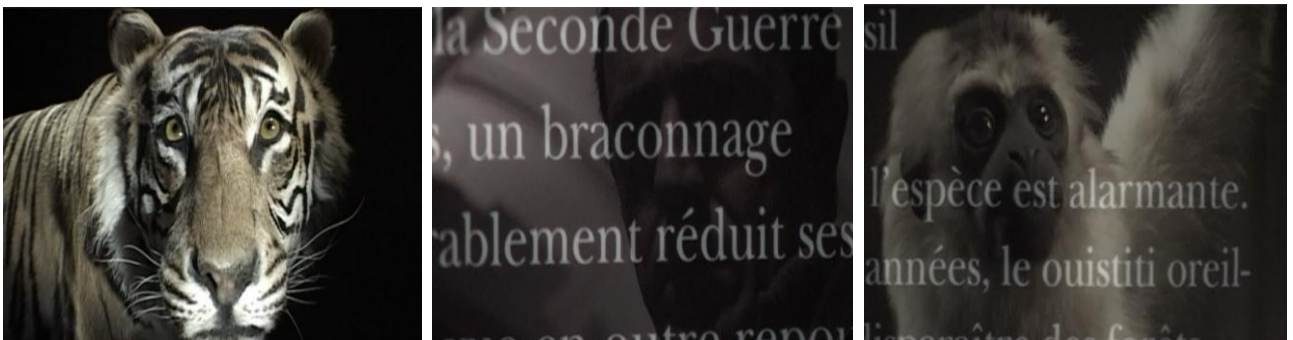
Le « C'est pas grave », 'lâché' par le personnage masculin, mettra un terme à ces premiers instants, ponctué d'un zoom sur son visage et de l'arrêt immédiat de la musique (amenant un certain contre-point comique). La rupture se veut abrupte. Une série de champs/contrechamps se succèdent en une quinzaine de gros plans sur leur visage (entrecoupés par un plan sur le pendentif), où se répondent le discours déclamatoire, moralisateur et culpabilisant de la jeune femme et la « bof attitude », marquée par le « je n'y suis pour rien, moi », de son compère.



Ce second « mouvement » s'achève sur des plans encore plus rapprochés sur le visage des protagonistes, l'homme pointant du doigt les contradictions du personnage féminin (elle porterait ou aurait porté de « la fourrure », prémices du final...), mal à l'aise, elle met fin au face à face en lui proposant une visite commentée par ses soins, prenant en exemple quelques cas d'espèces menacées ou disparues présentées dans la salle.



Commence, alors, sur la reprise de l'Adagio, un exposé détaillé insistant sur les connaissances de la jeune femme (tout ce qu'elle indique est effectivement « une réalité »). Le ressort comique de la scène (les échanges entre les deux personnages, scandés par les « non ? » « si ! ») se heurte à une diversité de cadrages, de valeurs de plans et de mouvements de caméra, qui met en valeur les espèces et amène un contre-point dramatique, accentué par les deux derniers plans sur les bouches des protagonistes, qui serviront également de charnière au 4ème « mouvement ». Ce dernier se veut plus grave, la musique se fait insistante, les plans principalement en couleur (ce qui participe à l'ambivalence du propos, dont nous parlerons plus loin), sur les animaux, les textes et le visage de l'homme qui s'assombrit à leur lecture, s'entremêlent en une série de fondus et de superpositions, pour se terminer sur l'horloge de Marie-Antoinette.



La 2ème séquence : une scène de transition

Elle se déroule en extérieur, clôture la séquence passée et amène la suivante – le couple quitte le Muséum (on aperçoit derrière eux sa façade) pour traverser le Jardin des Plantes d'où ils se rendront dans une brasserie, cadre de la 3ème séquence.



La musique omniprésente en fin de séquence précédente se prolonge dans celle-ci ; elle accompagne l'évolution intérieure de l'homme, le sentiment de « honte » qui l'habite (ainsi que l'avait prévu la jeune femme) et prend fin, encore une fois de façon abrupte, quand il prononce la phrase-titre du film « C'est pas grave ».

Mais cette dernière n'a plus le même sens ici, signifiant « je te pardonne ton emportement », et non « ce n'est pas grave que la planète 'parte en déroute' », elle ravive le discours de la jeune femme, soulignant, d'une certaine manière, que toute critique formulée à son encontre revient à ne pas prendre en considération son « engagement » et, par voie de conséquence, la Planète et ses maux... La réaction de l'homme ne se fait pas attendre, les soupîres de lassitude font rapidement place aux « stops ! », sur lesquels le réalisateur insiste, il les accompagne par 3 gros plans sur ses mains, son visage et sa bouche. L'exaspération de l'homme, accentuée par le découpage du réalisateur, nous rappelle, bien sûr, celle que semble de plus en plus ressentir le « public » envers certains discours moralisateurs...



3ème séquence : La Brasserie

Sur le principe de la sortie-ciné-resto, initialement prévue, le couple se rend dans la 3ème séquence dans une Brasserie parisienne. Cette scène aboutit au coup de théâtre final. L'engagement affiché de la jeune femme, son discours quelque peu moralisateur et culpabilisant, ne nous préparaient pas à un tel revirement de situation. La réaction du protagoniste féminin, reflète, à mon sens, tant nos contradictions individuelles que celles sur lesquelles nous avons, souvent, moins de maîtrise et qui dépendent de nos gouvernements. La caricature n'est jamais très loin de la réalité... Le réalisateur a choisi, pour étayer son propos, un animal emblématique, la baleine, dont la chasse, depuis 1982, est interdite, mais qui est néanmoins encore pêchée au Japon et en Norvège. Il reste aujourd'hui 13 espèces de baleines, dont 7 sont toujours menacées ou vulnérables. Mais la baleine aurait pu être remplacée par le thon rouge, plus proche de nos habitudes alimentaires, dont la surpêche est en train de décimer l'espèce et qui, pour des raisons économiques (obligatoirement à court terme), tarde à être interdite... Ce personnage, à sa manière, dépeint « comment marche le monde » mais pointe également du doigt nos propres résistances quand il est question de remettre en cause nos modes, nos envies et nos facilités de consommateur, ainsi que notre confort. Il nous rappelle également que la Biodiversité, c'est bien plus que la liste et la description des espèces vivantes qui peuplent notre planète, c'est un tout dont nous faisons obligatoirement partie et par voie de conséquence, la protéger, c'est défendre les conditions même de notre existence. Il manque à la jeune femme une vision globale, dont les deux mots-clefs sont interdépendance et interaction. Le personnage masculin à sa manière, en lançant la conversation sur les brasseries qui vont être avalées par les grandes chaînes de restauration, ouvre le débat. Les chaînes de restauration et surtout les fast-food, sont les rouages d'une industrie qui altère chaque jour notre environnement et notre santé. Toute question liée à notre environnement est un problème à tiroirs, qui demanderait que soient revus nos systèmes économiques et sociaux.

<http://www.radioethic.com/les-emissions/un-court-pour-le-futur.html>

Valérie Tomatis Nouailhac - « Un Court pour le Futur ! » c/o Art Production - 7, rue de l'Industrie - 98000 Monaco

« C'est pas grave », un court-métrage de Yacine Sersar

UN COURT POUR LE FUTUR! 